

P'tite Mère

W. L. Alden



Gloubik Éditions
2022

Cette nouvelle est initialement parue dans
The Pall Mall Magazine Vol. 6 - janvier à avril
1895.

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre
et la traduction.



NATURE, avec un N majuscule, signifie tout endroit où un homme peut porter une chemise de flanelle bleue et se passer de manteau et de bretelles. Il y a beaucoup d'hommes qui croient avoir un amour profond de la Nature, alors qu'en réalité ils n'ont rien de plus qu'un désir ardent pour les chemises de flanelle. Pour avoir un véritable amour de la Nature, pour comprendre les regards de la rivière méditative et du rapide querelleur, pour savoir ce que dit la voix du vent et pour comprendre les allusions subtiles que transmettent les ombres des nuages, pour saisir la signification du rayon de soleil qui filtre à travers les feuilles de la forêt et qui repose en rosée brillante ou en gouttes plus grosses ou en grandes éclaboussures de lumière sur la mousse

et les aiguilles de pin, il faut une éducation, une expérience et une capacité mentale qui font défaut à quatre-vingt-dix-neuf sur cent des amoureux autoproclamés de la Nature. Les hommes qui aiment vraiment la nature, qui l'ont serrée dans leurs bras, chaude et palpitante de vie, n'osent pas parler d'elle. Ils laissent ce genre de choses à ceux pour qui une forêt solitaire et une chemise de flanelle bleue sont également dépourvues de tout ce qui est sacré.

Gilbert Fulton s'imaginait qu'il aimait la nature, mais il se trompait. Il aimait la liberté des bois, mais pas les bois eux-mêmes. Il éprouvait le besoin de s'éloigner des cols amidonnés et des manteaux de la civilisation, et de vivre pour un temps dans la flanelle et la solitude. Le sentiment d'être absolument seul et autonome lui donnait un sentiment de supériorité par rapport aux autres hommes qu'il ne pouvait pas ressentir lorsqu'il était avec eux. Bien qu'il ne le sache pas, l'égoïsme avait une grande part de responsabilité dans ses pérégrinations annuelles dans la forêt canadienne.

Un été, Fulton avait emmené son canot à la source d'une des rivières qui descendent du nord vers le Saint-Laurent. Trois bûcherons avaient transporté le canot et sa cargaison, et lorsqu'il fut mis à l'eau sur le Batiscan, ils laissèrent Fulton poursuivre seul son voyage prévu jusqu'à l'embouchure du fleuve. Il était parfaitement habitué à son bateau et était un bûcheron accompli. Néanmoins, il y avait beaucoup de danger dans sa tentative de descendre un cours d'eau tortueux et rapide. Si les pluies récentes avaient

donné une profondeur d'eau suffisante dans les rapides, le canoë pourrait atteindre sa destination. Dans le cas contraire, Fulton se retrouverait dans une forêt pratiquement infranchissable, avec peu de chances de retrouver la civilisation.

Son premier jour de voyage lui a montré que le cours d'eau était presque à moitié en crue, et il a descendu sans accident de longues sections de rapides où la profondeur moyenne était de quatre à cinq pieds. La rivière, cependant, était pleine de rochers et de corniches rocheuses, dont certains étaient au-dessus de la surface tandis que d'autres étaient invisibles, bien que leur situation soit généralement trahie par les petits tourbillons juste en dessous. Ces rochers étaient si nombreux qu'il était parfois très difficile de trouver un chemin praticable.

Fulton dut souvent sauter par-dessus bord pour faire flotter le canot échoué ou pour l'empêcher de chavirer. Le deuxième jour, à midi, le canot heurta un rocher enfoncé au milieu d'un rapide violent et, lorsque Fulton sauta par-dessus bord, son pied glissa sur le fond rocheux de la rivière et les os de sa jambe droite se brisèrent juste au-dessous du genou.

Le canot, qui était construit en tilleul robuste, resta fermement fixé sur le rocher où il se trouvait, et Fulton, au prix d'une douleur infinie, réussit à s'y glisser et resta quelque temps évanoui. Lorsque ses sens revinrent, il fut confronté à tous les périls de sa situation. Il ne pouvait pas diriger son bateau, et il ne pouvait pas le quitter. Il n'y avait aucune chance que de l'aide lui par-

viennaise, et sans aide, il mourrait de faim. Il maudissait la folie qui l'avait conduit dans ce terrible piège. Quel idiot il avait été pour entreprendre un voyage aussi fou, alors qu'il aurait pu rester tranquillement chez lui ! Quelle était la Nature pour lui, qu'il sacrifie sa vie pour le plaisir imaginaire de voyager seul dans le désert ! L'agitation et le rugissement du rapide se traduisirent en mots, comme ils le font souvent la nuit quand un homme dort à ses côtés. « Tu dois mourir ! Tu dois mourir ! Tu dois mourir ! » semblait-il dire, avec une itération incessante. La douleur aiguë de son membre cassé était dominée par l'horreur de mourir seul et par la plus effrayante des morts.

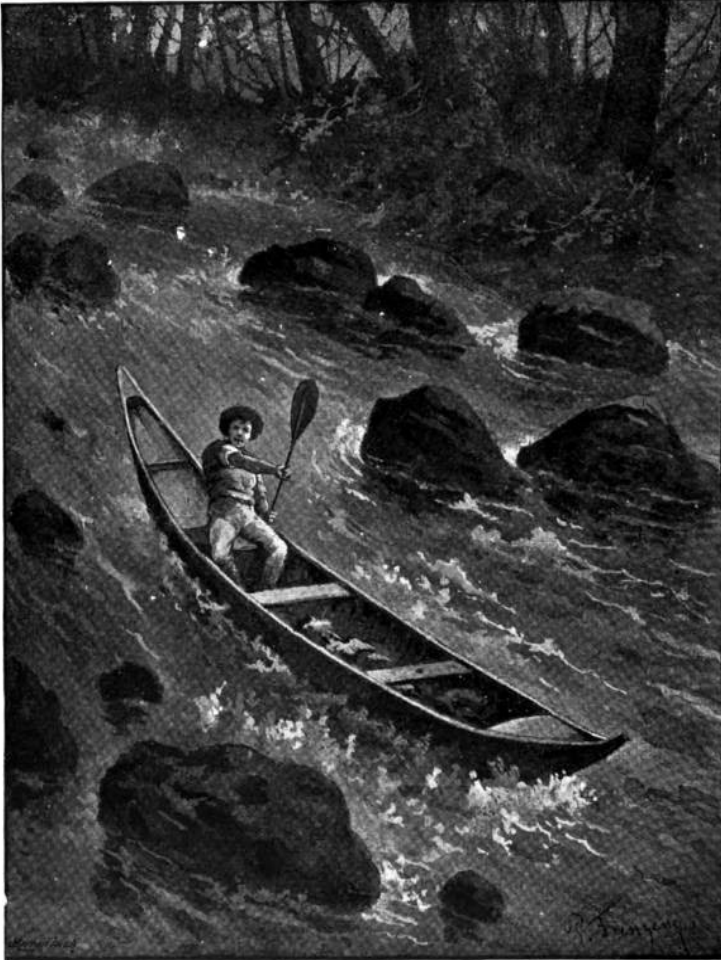
Fulton n'était pas un homme religieux. La forêt ne lui avait jamais parlé de son Créateur, comme elle parle aux hommes qui connaissent vraiment la Nature et l'aiment. Pour une fois, cependant, il pria sincèrement. Il ne priait pas en croyant réellement que quelqu'un l'entendrait et lui répondrait, et les mots qu'il répétait n'étaient guère plus que le charme qu'un sauvage superstitieux aurait pu utiliser. La seule prière dont il se souvenait était celle du début de l'office de communion, celle qui contenait la demande « Purifie les pensées de nos cœurs ». Elle n'était guère appropriée à sa situation, mais il l'avait apprise par cœur lorsqu'il était enfant, et elle lui revenait soudain à l'esprit. Il répétait sans cesse ces mots, d'une manière implorante, passionnée, mais toujours avec désespoir.

Il n'avait pas pensé à la chaleur du jour tant qu'il avait été occupé avec son bateau ; mais

maintenant, alors qu'il était allongé sur le dos, le visage tourné vers le ciel sans nuages, il commençait à trouver l'embrassement de la lumière et de la chaleur intolérable. Sa tête lui faisait très mal et, même dans cette situation désespérée, il redoutait une insolation. Il plongea une main par-dessus le plat-bord et se jeta de l'eau sur la tête et la poitrine. Pendant un moment, ce fut un soulagement, mais bientôt il se retrouva à frissonner comme s'il avait froid, alors que sa tête était aussi chaude que jamais.

Soudain, il cria à tue-tête « Au secours ! » et continua à appeler avec une régularité rythmique qui devint bientôt presque mécanique. Tout ce temps, il savait que les chances que quelqu'un l'entende ne dépassaient pas une sur mille ; mais il se sentait devenir fou, et le son de sa propre voix valait mieux que le son monotone et ininterrompu du rapide. Bientôt, sa gorge desséchée rendit sa voix rauque. Elle s'affaiblissait, et au bout d'un moment, il se tût d'épuisement. Ses yeux étaient fermés afin d'atténuer l'éclat de la lumière réfléchie par le ciel impitoyable. Il restait immobile et silencieux, comme s'il était déjà mort.

Il n'aurait pu dire pendant combien de temps il était resté ainsi, mais il fut finalement réveillé par une légère secousse, comme si quelque chose avait frappé le canot. Il ouvrit les yeux. Tout près se trouvait un autre canoë, un canoë en bouleau. Une jeune fille se tenait droite dedans, le tenant fermement contre la poussée de l'eau par une perche qu'elle pressait contre le fond de la rivière.



"Down long stretches of rapids."

— Ah ! s'exclama-t-elle, dans le français de l'habitant canadien, vous n'êtes pas mort. Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi avez-vous appelé à l'aide ?

— Je me suis cassé la jambe ! répondit Fulton. Pour l'amour de Dieu, ne me laissez pas, ou

je mourrai ici.

— Soyez tranquille, *dit la jeune fille* ; Je ne vous quitterai pas, mais je dois réfléchir à ce qu'il faut faire.

Elle monta dans le canot de Fulton et s'assit en tenant son propre canot par le plat-bord pour l'empêcher de partir à la dérive. Puis elle dit :

— Il n'y a qu'un seul moyen. Nous devons descendre le rapide pour que je puisse vous ramener à terre. Restez tranquille et faites-moi confiance.

Fulton se sentait alors excessivement faible. Il murmura simplement « Merci ». Il vit la jeune fille larguer les amarres de sa propre embarcation et, prenant la pagaie à la main, passer par-dessus bord et faire flotter le canot d'une vigoureuse poussée. Puis elle remonta adroitement à bord, et il vit qu'elle comprenait ce qu'il fallait faire et qu'elle avait le courage d'essayer de le faire. Il se rafraîchit les yeux et se mit à répéter la prière « Purifie les pensées de nos cœurs », car il savait qu'il était toujours en danger imminent et que si le canot chavirait dans le rapide, il était un homme mort.

Le rapide devait avoir plusieurs kilomètres de long, car malgré la vitesse du courant, il fallut attendre longtemps avant d'atteindre des eaux calmes. La jeune fille dirigeait le canoë avec une habileté qui montrait qu'elle était une vraie fille de la nature sauvage. Elle savait d'un coup d'œil où se trouvait le canal et lisait parfaitement les signes de surface que seul un expert en rapides

peut connaître. Enfin, le mouvement rapide et inquiet du bateau a cessé. Le rugissement du rapide a commencé à s'atténuer, puis le canoë a touché la rive avec un léger choc. La fille a sauté et l'a attaché.

— Vous devez attendre ici un moment, *dit-elle*, jusqu'à ce que je trouve une litière pour vous. Je ne serai pas longue.

En disant cela, elle ramassa la hachette de Fulton et le quitta.

Maintenant que le danger d'une mort solitaire par famine avait disparu, le courage de Fulton aurait dû lui revenir. Mais la douleur de sa jambe, les maux de tête, la soif qui commençait à être une torture, et les nausées qui l'assaillaient, le rendirent plus faible et plus incapable de courage qu'il ne l'avait été lorsqu'il avait échoué dans le rapide. Heureusement, il n'eut pas longtemps à attendre le retour de la jeune fille. Elle avait apporté avec elle une collection d'attelles rudimentaires, et elle fouilla parmi les pièges de Fulton jusqu'à ce qu'elle ait trouvé de quoi faire des bandages. Puis, debout dans l'eau peu profonde à côté du canoë, avec son jupon de laine remonté à mi-hauteur de la jambe pour échapper à l'humidité, elle entreprit de remettre en place la jambe cassée avec une infinie tendresse au toucher, et pourtant avec une minutie que peu de chirurgiens auraient pu égaler. Ceci fait, elle prit Fulton dans ses bras aussi facilement que s'il avait été un enfant, et le porta à l'endroit où elle avait fait un lit de branches de pin recouvert d'une de ses couvertures. Elle lui donna un peu

d'eau avec une goutte de brandy de sa gourde et lui dit de s'endormir pendant qu'elle lui fabriquait un abri et préparait le souper.

Il n'était pas question de dormir, tant l'homme souffrait ; mais avant que l'abri contre la pluie ne soit terminé, Fulton était en proie à une forte fièvre, et délirait. Soit les germes de la maladie avaient été insoupçonnés dans son système et le moment de leur développement était arrivé, soit le choc qu'il avait subi avait provoqué la fièvre qui s'était maintenant fixée sur lui. Quelle qu'ait pu être la cause, l'effet fut prononcé, et il a fallu dix jours avant que Fulton ne soit conscient de son environnement.

Il se réveilla tôt un matin, épuisé, faible, mais sain d'esprit et sans douleur. Il se trouva couché sous un abri rudimentaire ouvert d'un côté et offrant une vue charmante sur la rivière au bord de laquelle l'abri était construit. Dans un bassin tranquille qui se trouvait à proximité, il vit la lueur d'épaules blanches et l'ombre de cheveux flottants. La jeune fille nageait, inconsciente qu'il l'observait. Le soleil était haut de trois heures environ, et l'ombre dans laquelle Fulton était allongé était fraîche et humide. Un écureuil jacassait et grondait depuis une branche au-dessus de la tête de Fulton, et un mulot bruissait parmi les feuilles mortes juste derrière lui. On n'entendait pas le chant des oiseaux dans la forêt, car l'heure du concert du matin était passée depuis longtemps. Le bruit des rapides n'était guère plus qu'un lointain murmure musical. Pendant un moment, Fulton ne se souvenait plus où il était, mais soudain tout lui revint. Une fille l'avait se-

couru et amené dans ce lieu de repos. C'était une bonne fille, pensa-t-il, et un sentiment de bonheur l'envahit.

Il était étrange que la douleur dans sa jambe ait si soudainement cessé, et une crainte lui vint que le membre se soit mortifié. Il bougea le bras afin d'abaisser la couverture et de regarder sa jambe, mais il s'aperçut qu'il avait à peine la force de lever la main. Il vit aussi que son bras était étrangement mince. Juste à ce moment-là, la jeune fille apparut à côté de lui et, avec un cri de joie, lui dit :

— Enfin, tu vas mieux.

— Qu'est-ce qui m'a pris ? demanda-t-il, et sa voix lui parut venir de loin.

— Tu as eu la fièvre, mais elle est partie maintenant, *répondit la jeune fille en lui prenant la main. Ta main est bien fraîche. N'essaie pas de parler. Je vais t'apporter du bouillon, et dans un jour ou deux tu seras plus fort.*

— C'est vous qui m'avez sauvé, *dit Fulton.* Dites-moi votre nom, et mettez votre main là où je peux la baiser.

Elle lui dit qu'elle s'appelait Jeanne ; puis, au lieu de lui donner la main, elle se pencha et le baisa sur les lèvres.

— Endors-toi, mon garçon, *dit-elle, en tirant la couverture autour de ses épaules.* Tu m'appartiens maintenant : Je suis ta p'tite mère, et tu dois faire ce que je te dis.

Elle était petite et mince, comme la plupart

des filles canadiennes-françaises, mais il avait eu des raisons de savoir qu'elle avait la force musculaire d'un homme. Ses traits étaient réguliers, et au lieu de l'air refoulé et silencieux des yeux, si commun chez les filles de sa classe, ses yeux étaient brillants et doux, et parlaient de tendresse et de passion. Ses cheveux, défaits après le bain, pendaient en nuages noirs jusque sous sa taille. Elle ne portait apparemment que deux vêtements, une chemise et un jupon, ce dernier en flanelle rouge, très usé et taché. Un coup d'œil à ses pieds montrait qu'elle avait rarement, voire jamais, porté de chaussures. Fulton vit qu'elle était exceptionnellement jolie, et elle semblait tellement à l'aise dans les bois que le fait qu'elle devait être d'origine extrêmement humble ne s'imposa pas à son attention.

Il n'y a pas d'aristocratie dans les régions sauvages. Là-bas, un homme est considéré à sa juste valeur, et les aspects extérieurs de sa vie ne sont pas pris en compte. Jugée selon les coutumes de la civilisation, Jeanne était une petite sauvage ignorante. Dans les bois, sa force, son habileté, sa gentillesse, étaient les seules qualités à considérer. « Il n'y a personne comme elle », se dit Fulton, « je ne pourrai jamais la remercier pour ce qu'elle a fait ».

Les jours passèrent. Le malade s'améliora lentement, sauf que ses forces ne revinrent pas aussi rapidement qu'elles auraient dû. Dix jours après que la fièvre l'eut quitté, il était toujours allongé sur son lit de pin, incapable de se lever. Il ne souffrait d'aucune douleur, et sa jambe était maintenant bien ressoudée ; mais, soit parce que



" Ah ! why did you call for help ? "

la nourriture qu'il mangeait ne lui convenait pas, soit pour une raison cachée, la faiblesse s'accrochait obstinément à lui. Jeanne lui donnait des truites, des pigeons ramiers et des écureuils, car elle était experte à la fois au fusil et à la canne à pêche, et pouvait cuisiner aussi bien que le meilleur chasseur du Canada ; mais Fulton ne pouvait guère faire plus que goûter les plats qu'elle préparait. Il était mal à l'aise à propos de la jeune fille, car il ne voyait pas quelle serait la fin de son abandon du foyer, fait sans explication et pour l'amour d'un étranger.

Elle lui a volontiers raconté son histoire. Elle vivait seule avec son père dans une maison près de l'endroit où il avait eu son accident. Il n'y avait aucun voisin à moins de cent milles. Son père était trappeur et, une fois par an, il trans-

portait ses peaux à Québec, la laissant entièrement seule pendant son absence et revenant avec assez de whisky pour lui permettre de tenir, avec ce qu'il considérait comme de la modération, jusqu'à la saison suivante. Quand il était sobre, il la traitait avec une indifférence insouciant ; quand il était ivre, il la battait. Elle n'avait jamais vu une autre femme de toute sa vie, aussi loin qu'elle s'en souviene, et les quelques hommes qu'elle avait vus étaient de la même classe que son père. Elle n'avait jamais rien appris d'autre que le savoir des bois, n'avait jamais été baptisée et n'avait jamais parlé à un prêtre.

— Que dira votre père quand vous rentrerez chez vous ? demanda Fulton.

— Quand je rentrerai chez moi ? *répéta-t-elle*. Mais je ne rentre pas à la maison. Je vais avec toi. D'ailleurs, comment pourrais-je rentrer chez moi ? On ne peut pas forcer un canot à remonter le rapide, et il n'y a pas de chemin à travers les bois. Mon garçon ne doit pas être stupide. Il faut qu'il devienne fort et qu'il parte d'ici : c'est tout ce qui lui appartient.

— C'est vrai qu'il faut que je parte, *dit Fulton avec regret*. Je ne pourrai jamais me fortifier ici. Ne pouvez-vous pas m'emmener sur la rivière jusqu'à une colonie ?

— C'est le chemin que nous devons prendre, à moins de rester ici pour toujours, *dit Jeanne*. Des canoës sont descendus jusqu'au bout de la rivière, où il y a une ville, mais l'eau était alors plus haute qu'aujourd'hui. Mais tu as raison,

nous devons essayer, et maintenant que ta jambe est guérie, nous allons partir immédiatement.

Il était donc convenu que Jeanne essaierai le lendemain matin de descendre la rivière avec son patient. Ce n'était pas un voyage facile pour un homme impuissant, car selon toute probabilité, le canoë chavirerait à plusieurs reprises, même si rien de pire ne devait arriver. Mais la forêt vierge dense était absolument impraticable, et le chemin que Fulton avait emprunté pour descendre le rapide ne pouvait être retracé.

Tout l'après-midi, Fulton observa la jeune fille qui se préparait, dans l'intervalle de ses autres occupations, à leur départ. Elle recouvrit le fond du canot d'une douce couche de pin et arrima la cargaison de Fulton de manière à ce que la proue du canot soit beaucoup plus haute hors de l'eau que la poupe. Elle chantait sur son travail à la manière forte, lente et nasillarde de l'*habitant*¹. « Quel dommage que l'enfant soit si désespérément ignorante ! » pensait Fulton ; « sinon, il serait peut-être possible de penser à l'épouser. »

La nuit, Jeanne dormait sous l'appentis, entre le malade et le côté ouvert de l'abri. Elle parlait rarement après s'être jetée sur les branches de pin, mais s'endormait aussi vite et aussi profondément qu'un animal. Cette nuit, cependant, elle était éveillée, et après un moment, elle a dit :

— Mon garçon, es-tu réveillé ?

— Oui, *P'tite Mère*, répondit Fulton en lui

1 Mot américain pour désigner le Canadien français.

donnant le nom qu'elle s'était donné autrefois pour réclamer l'obéissance de son patient.

— Tu sais que je n'ai jamais descendu la rivière ; et nous pourrions perdre notre bateau en route, et mourir. Cet endroit est sûrement confortable. Pourquoi devrions-nous le quitter ? Tu te rétabliras dans quelque temps, et nous pourrons construire une maison et vivre ici pour toujours.

Pourquoi ne le ferait-il pas ? Pendant un moment, l'idée ne lui parut pas impossible, mais à un autre moment, il vit qu'il deviendrait fou d'en-nui s'il essayait de vivre comme un trappeur dans les profondeurs d'une forêt canadienne. Certes, allongé sur son lit parfumé en plein air, il avait acquis une connaissance de la nature qu'il n'avait jamais eue auparavant. Il avait le sentiment d'être un homme meilleur qu'il ne l'avait été lorsqu'il avait lancé son canoë pour la première fois sur la rivière. Peut-être que la vue quotidienne de l'innocence du cœur de Jeanne avait purifié ses propres yeux. Mais ce qu'elle proposait était clairement impossible.

— *P'tite Mère*, dit-il, tu sais que je ne deviens pas plus fort. Si je n'arrive pas à trouver un médecin, je vais mourir. Emmène-moi sur le fleuve, et nous penserons à l'avenir.

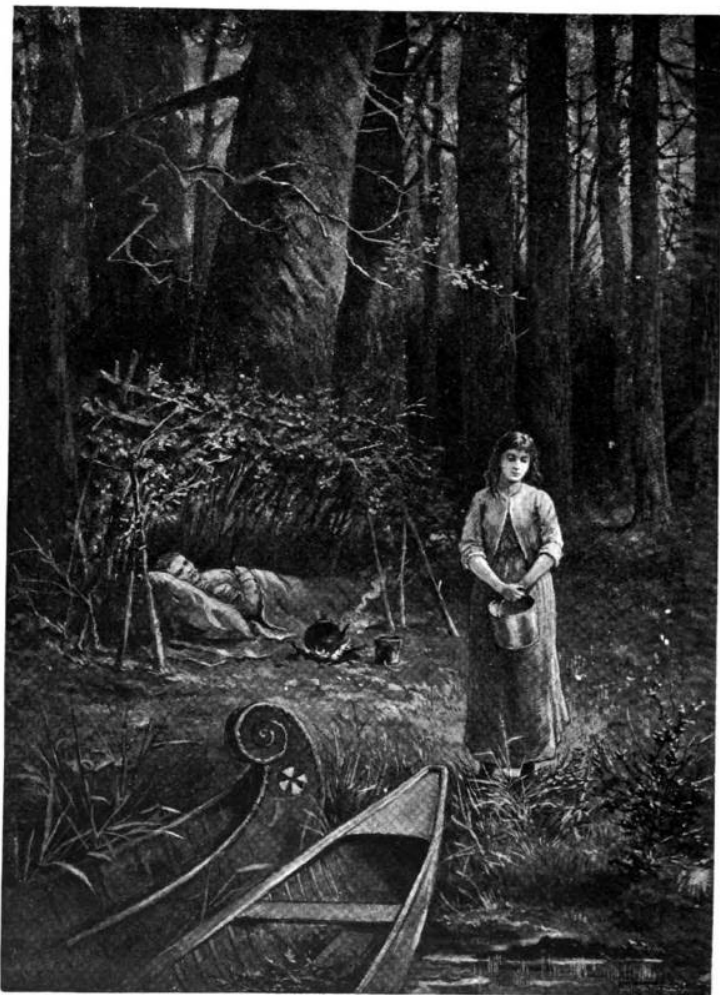
Elle lui dit bonne nuit et se tut. Il est resté longtemps cette nuit-là à penser à l'avenir. Qu'allait-il faire de la jeune fille s'ils réussissaient à s'échapper ensemble ? Elle lui avait sauvé la vie. Il n'y avait aucun doute là-dessus, pas plus que sur la dévotion avec laquelle elle l'avait soigné et

pris en charge. Et maintenant, elle semblait penser qu'il lui appartenait et, de toute évidence, n'avait jamais imaginé un seul instant qu'ils seraient séparés.

Que pouvait-il faire ? Il pourrait l'épouser, mais dans ce cas, comment pourrait-il la présenter à ses amis ? Et que dirait sa famille de cette sauvage mal soignée ? Se marier signifierait l'abandon de la civilisation de sa part... l'abaissement au niveau de la jeune fille. C'est impossible. S'il devait l'épouser, il pouvait aussi bien accepter sa proposition de s'arrêter là où ils étaient et d'abandonner le monde.

Il ne restait alors que deux solutions. Il pouvait la récompenser avec de l'argent et la renvoyer chez son père. Mais il savait qu'elle considérerait l'argent comme une insulte, et sa conduite comme un abandon brutal et sans cœur. Pouvait-il la récompenser de cette façon pour ce qu'elle avait fait pour lui ? Il jura que, quoi qu'il arrive, il ne le ferait pas.

La troisième solution était de prendre la jeune fille comme maîtresse et de vivre avec elle jusqu'à ce que l'un ou l'autre s'en lasse. Cette solution semblait réalisable, car Jeanne ne connaissait pas les lois de la morale et consentait sans hésitation à tout arrangement qui pouvait les maintenir ensemble. Un mois plus tôt, peu de scrupules auraient retenu Fulton, mais maintenant il voyait les choses plus clairement. Il se rappelait comment il avait vu pour la première fois la jeune fille le regarder en face alors qu'il s'évanouissait dans son canot, et comment sa vue



"He found himself lying under a rude shelter."

avait fait renaître l'espoir dans son désespoir. Et alors lui revinrent les mots de la prière qu'il avait utilisée durant ces heures misérables où la mort le guettait : « Purifie les pensées de nos cœurs. »

— Par le ciel, pensa-t-il, si je fais du mal à cet enfant, il n’y aura pas d’enfer assez chaud pour moi.

Il dormit peu cette nuit-là, et le matin, Jeanne vit qu’il semblait plus pâle et plus faible que jamais. Elle hâta ses préparatifs pour le voyage en canot, et avant que la chaleur du jour n’ait commencé, elle pagayait sur la rivière, avec Fulton couché sur un lit de branches de pin au fond du canot.

Le niveau de l’eau était beaucoup plus bas qu’il ne l’était lorsque Fulton a embarqué pour la première fois sur le Batiscan, et il baissait chaque jour. Cela rendait bien sûr les rapides plus difficiles et plus dangereux qu’ils ne l’auraient été en période de crue. Jeanne ne savait rien de la route, si ce n’est que si elle la suivait assez longtemps, elle finirait par arriver à une ville. À la tête de chaque rapide, elle arrêtait le canot et étudiait soigneusement le canal le plus prometteur, puis, avec l’habileté d’un vieux bachelier, elle guidait la petite embarcation à travers les eaux bouillonnantes. Le voyage dura une semaine, et plusieurs fois par jour, Jeanne dût sauter par-dessus bord dans les eaux peu profondes pour empêcher le canot de chavirer. Certains rapides ne pouvaient pas être franchis, en raison de la faible profondeur de l’eau et de la prodigalité des rochers, même dans les chenaux les plus profonds. Jeanne pataugeait dans ces rapides en s’accrochant à la poupe du canoë. L’eau lui arrivait rarement au-dessus des genoux, mais elle était d’un froid glacial et les rochers la meurtrisaient. Ses pieds étaient bleus de froid, meurtris

et coupés par des pierres, lorsqu'elle remonta dans le canot au pied d'un rapide ; et le fond du canot, où elle était accroupie avec la pagaie à la main, était taché de sang.

Il y avait une abondance de conserves dans le canot, car Jeanne ne s'était pas aventurée à les utiliser pendant que Fulton délirait, mais avait dépendu du poisson et du gibier qu'elle avait fournis. La nuit, elle ramena le canot sur la rive et, comme il avait un fond presque plat, il constitua un endroit confortable pour dormir pour le malade. Malgré le dur labeur et le danger toujours présent - car le canoë était le seul moyen de s'échapper de la nature sauvage, et sa perte aurait été fatale - Jeanne était toujours gaie et brillante. Aucune mère n'aurait pu être plus tendre avec son enfant, aucune épouse plus aimante. Fulton dormait la plupart du temps, car il était trop faible pour parler, et le mouvement du canoë le berçait. Il avait appris à faire entièrement confiance à *P'tite mère*, et la regardait pour tout, comme un enfant regarde sa mère.

Le septième jour, ils atteignirent la ville située près de la jonction du fleuve avec le Saint-Laurent. Jeanne amarra le canot juste au-dessus de la ville, à un endroit où une route s'approchait près du cours d'eau, puis elle partit à la recherche d'une auberge, d'un médecin et d'un chariot. Elle trouva tout cela, et peu de temps après, Fulton était couché sur un lit confortable, et le médecin lui avait assuré que son rétablissement serait rapide. L'aubergiste regarda avec méfiance la silhouette sauvage de *P'tite mère*, mais le médecin, à la demande de Fulton, fit en

sorte que la jeune fille soit acceptée comme infirmière et resta avec lui.

Ce soir-là, Jeanne s'assit à côté du lit de Fulton, mais elle ne lui tint pas la main comme elle avait l'habitude de le faire, et pour la première fois depuis qu'il la connaissait, Fulton vit qu'elle était triste.

— Qu'y a-t-il, *P'tite Mère* ? demanda-t-il. Vous devriez être heureuse, maintenant que nous sommes enfin en sécurité.

— J'ai vu d'autres femmes aujourd'hui, répondit la jeune fille. Elles sont belles, et portent des vêtements magnifiques. Et elles me regardent comme si j'étais une bête. Je pense que tu auras honte de les laisser te voir avec moi.

— Comment pourrais-je avoir honte de vous, qui avez été si brave et si bon ? dit Fulton ; mais, malgré lui, il y avait dans sa voix le son du manque de sincérité, et Jeanne le sentit.

— Vous n'y pouvez rien, poursuivit-elle. Je voudrais que nous nous soyons noyés dans la rivière. Non, ce n'est pas vrai ! Je suis heureuse que vous ne soyez pas noyé, mais je n'aime pas que vous ayez honte de moi. Vous m'avez aimé du bout des lèvres là-bas, et je crains que vous ne m'aimiez pas ici.

— Je serais une brute si je n'aimais pas ma *P'tite mère*, qui a sauvé ma vie sans valeur, répondit Fulton. Je vais vous dire ce que nous allons faire. Vous irez pendant un an dans un couvent à Québec, et là, les bonnes sœurs vous rendront comme les femmes que vous avez vues

aujourd'hui. Cela ne vous plairait-il pas ?

— Vous viendrez aussi ? demande Jeanne.

— Ce serait impossible, répondit Fulton. Les hommes ne sont pas admis dans les couvents.

— Alors je n'irai pas, dit Jeanne. Je ne pourrais pas te quitter pendant un an, et je sais très bien qu'on ne pourra jamais me rendre comme les autres femmes. Si tu n'as pas honte de moi, nous pouvons nous marier demain, et je serai toujours avec mon garçon.

Elle attendit la réponse avec un sourire sur les lèvres et un regard avide dans les yeux.

Fulton ne savait pas quoi dire. Il ne voyait pas comment sortir de l'impasse dans laquelle il s'était mis. Finalement, il dit :

— Je crois que je suis trop fatigué pour parler davantage maintenant. Demain, nous en reparlerons. Maintenant, je dois essayer de dormir.

Le visage de Jeanne se décomposa. Son regard impatient s'éteignit. Elle ne dit rien, cependant, mais arrangea tranquillement les oreillers et, en disant bonne nuit à Fulton, sortit de la chambre. Plus tard dans la nuit, il se réveilla brusquement. Il n'y avait pas de lumière dans la pièce, mais il aurait pu jurer que quelqu'un se tenait à côté de son lit.

— C'est toi, Jeanne ? demande-t-il.

— C'est moi, répondit-elle. Je ne pouvais pas dormir sans t'embrasser. Pardonne-moi d'avoir été si stupide.



"Fulton saw that she was odd."

Elle se pencha sur lui et le prit dans ses bras. Elle attira sa tête contre sa poitrine et la retint un moment. Puis elle l'embrassa - d'abord ses lèvres dans un baiser long et passionné, puis son front.

— Bonne nuit, mon garçon, murmura-t-elle, et il resta seul dans l'obscurité.

Le lendemain matin, Fulton fut surpris de voir la femme de l'aubergiste lui apporter son petit déjeuner.

— Où est Jeanne... mon infirmière ? demande-t-il.

— Elle s'est enfuie, a disparu, dit la femme. Ce matin, nous avons trouvé sa chambre vide, et elle n'avait pas dormi dans son lit. C'était une créature sauvage, et je suppose qu'elle est retournée dans ses bois.

Trois jours plus tard, le corps de *P'tite Mère* a été rejeté par la rivière, à quelque vingt miles en dessous de la ville.

